
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 17/1 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.1.53897

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

R. E. KÜNZEL, D. P. BLOK en J. M. VERHOEFF, *Lexicon van nederlandse toponiemen tot 1200*, Amsterdam (P. J. Meertens-Instituut voor Dialectologie, Volkskunde en Naamkunde), tweede, gewijzigde druk 1989, 495 S. (Publikaties van het P. J. Meertens-Instituut voor Dialectologie, Volkskunde en Naamkunde van de Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen. Deel 8).

Die Entstehung dieses Buches läßt sich zurückführen auf den Plan, das 1913–1916 in 3. Aufl. erschienene »Altdeutsche Namenbuch II: Ortsnamen« von Ernst Förstemann zu ersetzen. Die neue Fassung sollte die geographischen Namen der Bundesrepublik, der DDR, der Niederlande, Belgiens, Luxemburgs, der Schweiz, Österreichs und des Elsaß umfassen, und zwar für die Zeit bis 1200. Als jedoch zu Beginn der achtziger Jahre die Finanzierung dieses auf internationale Zusammenarbeit angewiesenen Unternehmens nicht mehr gewährleistet war, entschloß sich das Amsterdamer »P. J. Meertens-Instituut«, das mit der Sammlung des niederländischen Materials betraut war, seine Ergebnisse gesondert zu veröffentlichen. Dies geschah 1988, und inzwischen liegt bereits die zweite, um fünf Seiten erweiterte Auflage vor.

Das Lexikon verzeichnet etwa zweitausend Ortsnamen. Auf die heutige, beziehungsweise die jüngste Namensform folgen Lokalisierung und Belegstellen, ein kurzer Kommentar, etwa mit Hinweisen auf die Zuverlässigkeit der als Beleg angeführten Quelle, und schließlich Anmerkungen zur Etymologie. Schon auf den ersten Blick erinnert dieser Aufbau an das zweibändige Standardwerk von Maurits Gysseling aus dem Jahre 1960, das »Toponymisch woordenboek van België, Nederland, Luxemburg, Noord-Frankrijk en West-Duitsland (vóór 1226)«. Aber während Gysseling sich auf die handschriftliche Überlieferung stützte und sogar Archiv- oder Bibliothekssignatur angab, sind die Bearbeiter des vorliegenden Lexikons zu Recht von den Editionen ausgegangen und zitieren auch nach ihnen. Dies macht die Artikel zu den einzelnen Stichwörtern übersichtlicher und ermöglicht auch eine Nachprüfung. Ferner wurde eine Reihe von neuen Vorschlägen zur Lokalisierung der Orte wie auch zur Etymologie gemacht. Wichtig ist aber vor allem, daß Namen aufgenommen wurden, die in Gysselings *Woordenboek* fehlen; bereits beim Buchstaben »A« finden sich mehr als zwanzig zusätzliche Ortsbezeichnungen. Dennoch wird eine auch nur annähernde Vollständigkeit nicht erreicht; so fehlen etwa die Namen »Uuilere«, »Buochem« und »Fiscolo«, auf die man in der nicht gerade unbedeutenden »Balderikcharter« des Jahres 943 stößt (ed. *Diplomata Belgica I*, 1950, S. 332) und deren Lokalisierung bislang noch nicht eindeutig geklärt wurde. Aber trotz dieser Kritik darf gesagt werden, daß Künzel, Blok und Verhoeff ein ausgesprochen übersichtliches und handliches Nachschlagewerk vorgelegt haben, das der Erforschung Nordwesteuropas im Mittelalter gute Dienste leisten wird.

Rolf GROSSE, Paris

Ludwig SCHRADER (éd.), *Alternative Welten in Mittelalter und Renaissance*, Düsseldorf (Droste Verlag) 1988, 302 p. (*Studia humaniora*, 10).

Voici un volume constitué de douze contributions, correspondant à autant d'exposés tenus, pour l'essentiel, par des enseignants de l'Université de Düsseldorf dans un séminaire commun ayant rassemblé les médiévistes de diverses spécialités en 1985–1986. La définition du thème avait été tenue assez vague pour permettre à chacun d'adopter le point de vue qui lui convenait.

R. HIESTAND examine le cas des saints stylites, attestés dans l'empire byzantin entre le V^e et le milieu du XI^e siècle. On en connaît moins d'une dizaine, mais leur entreprise très étrange leur valut une large réputation. La fixité et la station debout permanente étaient les deux caractères les plus immédiatement visibles. Plus profondément, il y avait là une manifestation extrême des propriétés du rapport de l'individu à la société dans le monde byzantin: l'auteur

remarque avec justesse la corrélation entre cette posture et l'installation sur une colonne de la statue des empereurs; lorsque cette pratique cessa, au XI^e siècle, les stylites disparurent aussi.

H. HECKER évoque la relation ambiguë, au XVI^e siècle, entre tzar et sultan, et certains essais russes de description d'un royaume idéal sous les couleurs turques. A. FINCKENSTEIN examine, principalement dans le cas de Bologne au XII^e siècle, les conditions fluctuantes et incertaines du développement de la notion d'*universitas scolarium et magistrorum*, en marge des structures sociales ordinaires. F. GRAUS, à propos des notions de déviance et de ségrégation, s'interroge sur les circonstances de la mise à l'écart des juifs. P. WUNDERLI recherche les divers «modèles de société» qu'on peut lire dans les romans de Chrétien de Troyes, essayant de montrer que chaque roman propose en fait une sorte de variante, et que c'est le tout qui forme sens. G. KAISER, dans une perspective analogue, essaye de cerner le sens de quelques textes allemands de premier plan: le *Hildebrandslied*, le *Nibelungenlied*, le cycle arthurien, le *Narrenschiff*. W. G. BUSSE tente d'éclairer les intentions de William Langland dans son *Piers Plowman*. La relation avec la révolte de 1381 est inévitable, d'autant que l'œuvre connut une forte diffusion (sa deuxième version est de 1377-1379). L'idéal chrétien indubitable de l'auteur n'était certes pas celui des révoltés. R. KLESZCZEWSKI enquête sur le sens à donner aux activités des personnages mis en scène dans le cadre narratif du *Decameron*. A beaucoup d'égards, la *lieta brigata* foule aux pieds les règles de la morale ordinaire. Boccace n'était pas le premier à construire autour de ses contes un cadre étrange; mais il introduisit divers éléments originaux, à mi-chemin entre le pays de Cocagne et l'Utopie. H. GÜNTHER analyse l'œuvre d'Antonio Averlino, dit Filarete, dans le cadre de Milan et de ses rapports avec Francesco Sforza: la construction de l'hôpital et la rédaction du traité d'architecture qui traduisait ses vues sur une société idéale. H. SCHULTE-HERBRÜGGEN, s'interrogeant sur la signification de l'*Utopia* de Thomas More, s'en prend avec acrimonie à l'interprétation fournie en 1887 par Karl Kautsky. Enfin, L. SCHRADER tente un parallèle entre le *Songe de Poliphile* de Francesco Colonna, la *Concorde des deux langages* de Jean Lemaire des Belges et l'abbaye de Thélème de Rabelais; le tout sur l'arrière-plan de la *Divine Comédie* et du *Roman de la Rose*.

Le lecteur français n'échappe pas à l'impression que cette mosaïque, en elle-même un peu étrange, reflète comme dans un kaléidoscope les angoisses d'une partie des universitaires d'Outre-Rhin, cristallisées autour du thème assez spécifiquement allemand de «l'alternative». On retrouve pêle-mêle la crainte de l'antisémitisme, l'anticommunisme, le malaise devant les mouvements étudiants et les mouvements politiques de gauche, l'ensemble parfois pimenté par quelques lubies astrologiques (médecines «alternatives»).

Assez curieusement, la structure complexe des «mondes alternatifs» construits par la doctrine catholique n'est nullement évoquée: le paradis terrestre, le royaume de la fin des temps, l'enfer, le purgatoire et le paradis céleste. Il paraît pourtant difficile d'évoquer la notion d'alternative dans l'Europe féodale sans se référer à ce cadre prégnant d'un jeu de mondes en miroirs (plus ou moins déformants) qui articula pendant un millénaire et demi toute appréhension du temps et de l'espace. De Chrétien de Troyes et des universitaires du XII^e siècle à Thomas More ou Rabelais, tous ceux qui élaborèrent à des titres divers des «schémas sociaux» entre 1150 et 1550 se trouvaient devoir nécessairement partir de ce cadre, même si c'était pour le mettre en cause à des degrés variés. On ne saurait non plus oublier que, durant cette même période, toutes les contestations concrètes de l'ordre social s'opérèrent dans un cadre que nous nommons (à tort, certainement) «religieux». Mais peut-être la figure de Thomas Münzer dépasse-t-elle, aujourd'hui encore, les possibilités de conceptualisation de la majorité des historiens d'Allemagne fédérale. D'une manière générale, on renverra aux réflexions de Maurice Godelier (*L'idéal et le matériel. Pensée, économies, sociétés*, Paris 1984, p. 225): «tout rapport social réel, réalisé, coexiste dans la pensée, et par elle, avec d'autres rapports sociaux possibles; ceux-ci sont en nombre fini et gardent toujours en eux la marque des rapports sociaux concrets dont ils se distinguent et auxquels parfois même ils s'opposent idéellement.

L'erreur serait cependant d'opposer le réel au possible, puisque celui-ci fait partie du réel. En effet un rapport social ne peut commencer à exister ›réellement‹ ou à se transformer sans que naissent en même temps d'autres formes sociales possibles qui, loin d'être inertes dans la pensée, la ›travaillent‹ en permanence, et par là agissent en lui et sur lui«.

Alain GUERREAU, CNRS (Paris)

Wolfgang STÜRNER, *Peccatum und Potestas. Der Sündenfall und die Entstehung der herrscherlichen Gewalt im mittelalterlichen Staatsdenken*, Sigmaringen (Thorbecke) 1987, 276 p. (Beiträge zur Geschichte und Quellenkunde des Mittelalters, 11).

Le livre de Wolfgang Stürner est très difficile, autant par son style que par son contenu. L'auteur écrit une langue sans doute bien mesurée, mais elle est encore tout-à-fait caractérisée par la tradition classique de la grande ›période‹, la phrase enchaînée. Ce n'est pas un reproche que je fais, mais plutôt une crainte que j'exprime. Je crois en effet que le style empêchera la circulation des idées émises. Espérons que je me trompe, car le problème abordé est d'une importance évidente: essayer d'expliquer comment on a conçu au Moyen Age l'existence de l'Etat et du gouvernement. L'auteur avait constaté que l'opinion d'Origène – troisième siècle – quant à l'origine du gouvernement ne se distancie pas (ou peu) de celle de Luther treize siècles plus tard. Pour le premier, le gouvernement était la conséquence nécessaire de l'état de péché de l'humanité après la chute d'Adam et Eve, et donc de la colère de Dieu. Pour le réformateur allemand Dieu emploie les princes pour bâtonner les hommes et pour préserver ainsi la paix entr'eux.

Cependant la similitude entre les deux auteurs ne permet pas de supposer une continuité, comme si l'idée n'aurait subi aucune modification ou aucune évolution pendant toute la période qui sépare Origène de Luther. Bien au contraire. L'étude de Stürner l'a bien montré. Elle permet en effet de distinguer l'existence de deux conceptions (plutôt que deux phases), dont les origines remontent chaque fois aux premiers Pères. Chez Irénée de Lyon (deuxième siècle) on semble déjà retrouver la conviction que l'introduction de la ›potestas‹ est avant tout une précaution prise par Dieu vis-à-vis des hommes, enclins au mal depuis ›la chute‹. Plus tard on retrouve cette même idée chez par exemple Grégoire le Grand et Isidore de Séville.

L'autre conception se trouve déjà chez Tertullien, mais elle a été formulée seulement avec rigueur par Augustin. Il croit que le gouvernement est à la fois une punition pour le péché et une suite de ce péché. Dieu a imposé aux hommes le gouvernement à cause de la trahison qu'ils ont commise envers leur Créateur.

Il faut attendre la seconde moitié du treizième siècle, plus spécialement les alentours de 1260, pour qu'une autre, une ›nouvelle‹ conception entre en scène. Il s'agit de la thèse d'Aristote concernant l'origine naturelle du gouvernement: la volonté innée des hommes d'établir une société où il est bon vivre, et qui aide (dans la vision chrétienne) à compenser la perte du Paradis terrestre. Thomas d'Aquin et Marsile de Padoue représentent ce courant.

L'auteur n'a pas pu disposer d'un type unique de sources; il n'y en a aucun qui aurait couvert une période aussi longue. Stürner s'est donc basé de préférence sur les commentaires bibliques (Gen. et Rom. 13, 1-7). D'autres sources sont par exemple les miroirs de princes et les polémiques politiques de l'époque de la Querelle des Investitures.

Je crois que la qualité et l'importance de l'ouvrage ne se limite pas à la seule histoire de la théorie politique. Cette oscillation de la continuité et de l'innovation entre tout-à-fait dans les grands courants de l'histoire de la culture médiévale occidentale. Il est bon de le voir confirmé si fortement.

Ludo MILIS, Gent